

À l'orée de la route, la maison se dressait entre deux cyprès, buvant le soleil de toutes ses fenêtres, dans la torpeur naissante de l'été. Devant l'entrée, des roses trémières grimpaient sur le mur, confondant leurs parfums et leurs couleurs.

Un bourdonnement d'abeilles les recouvrait comme pour leur prêter de la voix, et des papillons voletaient, semblables à des pétales portés par la brise.

Dans une pièce spacieuse trônait une grande table recouverte d'une nappe blanche crochetée, entourée de chaises paillées. Un beau bouquet de tournesols la décorait. Au centre du mur principal se trouvait la cheminée avec les chenets pour poser les bûches et la crémaillère.

Deux grands fauteuils de velours marron tendaient leurs bras devant l'âtre.

De grosses poutres en bois sillonnaient le plafond.

C'était aussi un mélange d'odeurs d'encaustique, de fruits séchés, de sachets de lavande, composant un parfum de campagne très accueillant.

C'était l'heure la plus chaude, celle où les mouches s'affolent et tournoient au plafond.

Anaïs était installée dans un des grands fauteuils et son arrière-grand-père dans celui en bois, à assise de paille, les bras posés sur les accoudoirs, sa canne l'attendant contre l'un d'eux.

– Papet, tu m’avais promis que tu me raconterais ton enfance à Lunel, tes promenades dans la garrigue, ta jeunesse, des anecdotes, ta vie quoi... tu te souviens ?

Un indéfinissable sourire éclaira le visage du papet. C’était un homme plutôt grand, costaud et large d’épaules. Ses cheveux blancs étaient encore drus et ses yeux marron malicieux, sous une corniche de sourcils gris et blancs, la regardaient tendrement et, de temps en temps, cligno- taient comme des étoiles.

Autrefois, c’était un bel homme qui avait plu à bien des filles de la ville et des villages avoisinants, du temps où il razétait...

– Ai-je déjà oublié une de mes promesses, Anaïs ?

En souriant, la petite fit non de la tête.

– Alors, écoute-moi bien. Mon oncle Jules, le frère de ma mère, venait me chercher à la placette où j’habitais avec mes parents, dans une grande maison à étages, pour de belles et longues promenades à travers la garrigue.

Il en imposait avec sa solide charpente, le visage épanoui d’un vermillon éclatant, barré d’imposantes moustaches. Vêtu d’un pantalon de lin marron et d’une chemise aux manches relevées jusqu’aux coudes, et la tête coiffée de son éternel chapeau cabossé de gardian, il disait en arrivant :

« *Ce matin la brume a donné un soleil blanc, la journée sera chaude.* »

Je sautais dans ses bras et nichais ma tête dans son cou. Il me portait un peu puis, ma main dans sa main, il ajustait son pas pour suivre le mien.

Oncle Jules, c’était le soleil et le vent, la lumière, le rire et le savoir !

Nous parcourions mille sentiers qui s’embranchaient après la grand-route et découvriions entassées en

ribambelle ou bien éparpillées entre les asphodèles et les genêts, de vieilles pierres.

Ces pierres, qui parlent à qui sait les entendre, en capitelles ou en murets, elles racontent les histoires des hommes du temps passé.

Il me disait :

« *Tu vois, pitchoun, de nombreux cœurs battent au milieu de ces éboulis. L'âme des vieilles pierres renaît au cœur de cette garrigue dont les entrailles enfantent le thym et le romarin !* »

Les ronces et les clématites sauvages envahissaient ces vieux murs et, au bord des sentiers, fleurissaient des lisérons roses.

Ah, comme j'aimais parcourir ces jolis chemins, entre les genévriers et les petits chênes qui frémissaient, sous un ciel bleu limpide !

Plus loin, des arbres fleuris s'avançaient vers le ciel et dressaient fièrement leurs fleurs blanches et roses.

Sur les ronciers touffus, nous cueillions des mûres en sortant nos mouchoirs pour y déposer les baies noires, petites, brillantes.

« *Quand on a cueilli les mûres, on a cueilli l'été !* » clamait oncle Jules.

Je me souviens avoir aperçu, immobile, comme cloué sur place, les yeux fixés sur un bouquet touffu d'arbustes, un lapin assis sur ses pattes postérieures, lançant autour de lui des regards craintifs, ses longues oreilles frémissant, captant les sons. Je retenais ma respiration avant qu'un craquement ne le fasse s'enfuir... les grandes pattes à ressort de son arrière-train se mirent en action et, en quelques bonds, il disparut dans les genêts... L'oncle Jules, lui, ne l'avait pas vu !

Quand j'étais trop fatigué, il me soulevait et me juchait sur ses épaules, et alors là, j'étais le maître du monde !

Lors d'une de nos promenades, soudain, un pauvre petit cabanon surgit devant nous, sans toit, branlant, à brèches comblées par les ronces.

« Ces deux pièces devaient autrefois abriter cinq à six personnes. Aujourd'hui, au gré des saisons, elles servent de repaire aux lézards ou aux grives. » m'expliqua oncle Jules.

Je voulus pénétrer dans la ruine.

« Les espignes vont t'écharper, pitchoun ! Allez viens, on va casser la croûte. »

Nous nous assîmes à l'ombre des chênes verts et mangeâmes de grandes tartines de pain croustillant, avec du jambon et du fromage.

Oncle Jules m'apprit aussi que les asperges sauvages poussaient au pied de certains buissons appelés asparagus. Il se réjouissait d'écouter le délicat dialogue que le cyprès entretenait avec l'olivier, de respirer l'haleine parfumée de la sarriette et du thym. Et, bien souvent, il ramassait des pissenlits pour la salade du repas du lendemain midi.

Une fois, nous nous arrê tâmes aussi au bois des petits pins et nous nous étendîmes sur le sol, à un endroit bien plat, oncle Jules tira son chapeau sur ses yeux et commença à ronfler, pas très fort. Au bout de cinq minutes, m'ennuyant, je m'éclipsai sans faire de bruit. J'essayai alors de construire une cabane avec des pierres, des branchages, mais je me lassai rapidement, c'était trop compliqué pour en fabriquer une vraie. Alors, tout doucement je revins m'allonger à côté de mon oncle.

Le soir, avant de me ramener chez mes parents, nous admirions un crépuscule rouge auréolant les rondeurs des collines et on s'usait les yeux dans le cercle du soleil qui se défaisait à l'horizon.

La route plongeait entre les genêts chargés d'insectes qui éclataient en lourdes grappes d'or. Les alouettes

prenaient leur envol, les cigales zézayaient et la brise se chargeait des milles senteurs de la garrigue.

Quelquefois, tonton croisait Marcel, un paysan qui le saluait en souriant tout en portant un grand panier débordant de choux et de salades. Marcel me disait :

« *Tu promènes, petit Georges ?* »

Il nous invitait dans sa vieille bâtisse aux murs de pierres.

Dans un petit endroit grillagé, je me souviens d'un dindon qui me donnait la chair de poule en glougloutant et aussi des grappes de colère qui lui pendaient au bec. Nous nous installions sous la treille en écoutant le piaillage des oiseaux, pendant que les grillons entamaient leur chanson. Les grappes de raisin mûrissaient, pesantes et charnues. Marcel chassait les guêpes et les abeilles qui entamaient les plus gros grains.

En me désaltérant d'un verre de citronnade bien fraîche, j'écoutais Marcel me conter son enfance à la montagne. Il en parlait si bien !

« *Devant ma maison, y avait un chemin où chaque jour le chant des oiseaux me réveillait au petit matin. Derrière ce chemin, chantait une rivière bordée de galets, qui s'arrondissaient à force d'être léchés, avec, cachée derrière des roseaux, au milieu des nénuphars, une vieille barque dans laquelle je m'installais pour respirer l'air frais de ma vallée. Ma vallée au site sauvage qui égrenait de fragiles hameaux accrochés miraculeusement à la pente. Le soir, assis dans un champ, je contempiais dans le recueillement les petites fleurs sans nom raviver leur couleur sous le soleil couchant, pendant que l'herbe se couvrait d'une résille d'or. Mon père, lui, se plaisait dans les bois. Il aimait s'y promener au petit matin ou à la nuit tombée. Il cherchait des plantes qui guérissaient. Quelquefois, il m'amenait aux champignons ou en promenade sur des coteaux où, me disait-il, l'air était si bon qu'il rendait*

*saoul. Tous ces paysages merveilleux qui s'étalaient sous mes yeux, je les ai immortalisés dans mon cœur car, tu vois petit, les souvenirs s'agrippent à nos âmes, comme le lierre se cramponne à la pierre. »*

Je me régalais de l'entendre mais, lorsqu'il avalait sa salive, j'étais intrigué par sa grosse pomme d'Adam qui montait et descendait en ascenseur.

Il nous disait aussi qu'en cette saison, une lumière dorée auréolait les vergers.

Il parlait avec amour d'endives qui sentaient la noisette, de tomates bien en chair, de haricots vert tendre, de laitues somptueuses, de mirabelles si sucrées qu'il fallait empêcher les oiseaux de les becqueter. C'était comme une musique qui résonnait sur ses lèvres.

Une jeune femme, traversant le rideau à lanières séparant la treille de la cuisine, porta un panier d'œufs qu'elle déposa avec délicatesse sur la table en souriant.

C'était la fille de Marcel.

*« Pour vous... il y en a huit ! J'en ai mis deux de plus, un cadeau de la Noiraude qui s'est dégagée de sa couvée, dit-elle en posant ses mains sur son ventre déjà gros et me demanda : Tu veux une tartine beurrée ? »*

Je fis oui de la tête. Elle poussa les lanières du rideau et revint.

Elle se redressa, les mains dans le dos creusé par sa cambrure. Les jambes écartées, elle tenait le gros pain sur son ventre et, de son bras libre, découpa une immense tartine, pleine de trous à remplir de beurre.

Tandis que j'entamai ce goûter tardif, elle m'observait avec une gourmandise qui me donna l'appétit nécessaire ; à chaque bouchée, j'avais l'impression de goûter à

ses joues écarlates et luisantes sur lesquelles s'irradiaient mille petits vaisseaux éclatés.

Elle se tenait le ventre par en-dessous, comme pour l'empêcher de tomber, elle me semblait précieuse, à cause de ce ballon d'espoir.

« *L'enfant viendra à la mi-octobre, un vrai bonheur! Dommage que Baptistine ne soit plus là...* » disait Marcel.

Baptistine, c'était sa femme, morte quatre ans plus tôt d'une mauvaise grippe.

Avant que nous partions, il sortait son accordéon et jouait une valse musette.

« *Pour toi, petit Georges* » me disait-il.

Moi, j'étais tout fier! Ensuite, il posait délicatement son piano à bretelles sur une chaise et remplissait un petit cageot de courgettes, d'aubergines, de tomates et de persil en disant : « *Pour la ratatouille* » en hochant la tête avec un bon sourire ébréché. Pointant un doigt à son front, il sortait quelques radis d'un panier et ajoutait : « *J'allais oublier, pour l'anchoïade.* »

Nous passions devant le poulailler, quelques poussins cherchaient encore leur place avec de petits cris, tandis que dans le clapier voisin, un énorme lapin blanc s'installait confortablement, poussant les autres, après s'être rassasié.

Eh oui! Autrefois, les lapins étaient bien nourris et nous offraient leur chair parfumée au thym de la garrigue. Nos vaches n'étaient pas encore folles et broutaient l'herbe grasse. Maintenant il ne faut pas perdre de temps à manger et encore moins à cuisiner, il faut mettre du carburant dans la machine, n'importe lequel, pour qu'elle avance, c'est tout! En ville, les gens achètent et mangent n'importe quoi. Ma tante Nine, paix à son âme, elle me

mijotait de bons ragoûts, des daubes succulentes et des soupes ! Ah les soupes de Nine, pleines de saveurs !

Je la revois, installée près du poêle, le regard tendre, quelques pelotes de coton à portée de main, lovée dans le creux d'une chaise en paille, elle brodait tout en discutant. Un sourire flottait sur ses lèvres, avec toujours la même façon de piquer le crochet dans ses cheveux quand elle arrêtait le fil ou changeait de pelote.